

étaient encore habités. Chaque entreprise disposait de quelques maisons pour son personnel. Une clôture de planches devait les protéger des SS. "Les sauvages", c'est-à-dire ceux qui habitaient en dehors des blocs, avaient presque disparu et quelques uns seulement se cachaient encore. Les SS s'attaquèrent dès lors aux logements et aux ateliers des entreprises allemandes. Ils pouvaient encore y trouver de quoi remplir le contingent exigé. Pour donner une apparence de légalité à ces actions dans les usines, les autorités firent annoncer qu'elles réduisaient le nombre d'ouvriers de 50 %.

Je veux rappeler ici qu'au début de l'"action" le nombre d'ouvriers avait été augmenté jusqu'à 1000 % pour endormir les soupçons. Jusqu'à présent 300.000 personnes avaient été tuées. Les Allemands avaient liquidé ainsi 70 % des Juifs et n'avaient plus rien à craindre des 30 % qui restaient. Malgré ces nouvelles effrayantes, nous avons décidé de rentrer. Je fis savoir à Léon, par téléphone, que j'avais mal aux dents, que je n'en pouvais plus et qu'il fallait faire tirer cette dent immédiatement, car sinon des complications graves pourraient se produire. Je lui demandai quand le médecin pourrait me recevoir. Il me répondit que le médecin n'était pas encore là et me pria de lui téléphoner dans 1 heure. Une heure plus tard le médecin était prêt à me recevoir. C'était là le style que nous imposait la prudence, car la censure surveillait les communications téléphoniques à Varsovie.

Nous avons rapidement pris congé de nos amis, qui nous jugeaient fous de rentrer au Ghetto. Le petit camion nous attendait au rendez-vous. Le chauffeur avait peur de traverser la ville avec nous. Il descendit. Je m'installai au volant. Les femmes se mirent à côté de moi. Sans papiers, sans permis de conduire, sans autorisation de circuler, sans la moindre pièce de légitimation nous avons ainsi traversé la ville. Il m'arriva souvent de constater que les entreprises les plus folles et les moins logiques réussissaient, tandis que tout ce que l'on préparait raisonnablement ratait au premier incident. Ainsi, ce jour, je passai par la porte du Ghetto, près du cimetière juif, à une telle allure, que les deux gendarmes, s'ils n'avaient pas été achetés, n'auraient même pas eu le temps d'épauler leurs fusils.

- o - o - o -

#### RETOUR DANS LE GHETTO.

=====

Ce que nous étions heureux d'être rentrés au Ghetto! Nous avions au moins la paix, pendant les heures qui séparaient des "actions". Nous ne retrouvâmes pas les anciens amis. Nous étions entourés de visages nouveaux. Il y avait longtemps que les autres ne vivaient plus.

L'"action" continuait toujours. Chaque jour on emmenait des milliers de gens. J'ai assisté deux fois encore aux "actions" dans notre entreprise. Par miracle, je ne fus jamais frappé du fouet et condamné ainsi à m'agenouiller et à mourir. L'instant où on nous ramenait à la fabrique était terrible. Nous voyions, agenouillés, nos camarades et nous savions que, dans quelques heures, leurs corps brûleraient dans les fours de Treblinka. Un jour le Ghetto eut la paix. Brand, Untersturmführer et son équipe, avaient fait une excursion à Otrock, où il y avait

étaient encore habitées. Chaque entreprise disposait de quelques ma-  
 sons pour son personnel. Une clôture de planches devait les protéger  
 les SS. "Les sauvages", c'est-à-dire ceux qui habitent en dehors  
 des blocs, avaient presque disparu et quelques uns seulement se ca-  
 chaient encore. Les SS s'attachèrent dès lors aux logements et aux sta-  
 tions des entreprises allemandes. Ils pouvaient encore y trouver de  
 quoi remplir le contingent exigé. Pour donner une apparence de légalité  
 ces actions dans les mines, les autorités firent annoncer qu'elles  
 réduisaient le nombre d'ouvriers de 50 %.

Je veux rappeler ici qu'au début de l'"action" le nombre d'ouv-  
 riers avait été augmenté jusqu'à 1000 % pour enrayer les soupçons.  
 On y présentait 300.000 personnes et on les faisait travailler. Les Allemands  
 avaient liquidé ainsi 70 % des Juifs et n'avaient plus rien à crain-  
 dre des SS qui restaient. Malgré ces nouvelles effrayantes, nous  
 nous décidâmes de rentrer. Je fis savoir à Leon, par téléphone, que j'é-  
 tais malade et que je n'en pouvais plus et qu'il fallait faire  
 tout ce qu'il fallait pour que je sois libéré. Car sinon des complications graves  
 pourraient se produire. Je lui demandai quand le médecin pourrait me  
 recevoir. Il me répondit que le médecin n'était pas encore là et me  
 pria de lui téléphoner dans l'heure. Une heure plus tard le médecin  
 était prêt à me recevoir. C'était là le style que nous imposait la pro-  
 cédure, car la censure surveillait les communications téléphoniques  
 à Varsovie.

Nous avons rapidement pris congé de nos amis, qui nous jugeaient  
 fous de vouloir rentrer au Ghetto. Le petit camion nous attendait au rendez-  
 vous. Le chauffeur avait peur de traverser la ville avec nous. Il  
 nous dit de nous installer au volant. Les femmes se mirent à côté de moi.  
 Sans papiers, sans permis de conduire, sans autorisation de séjourner,  
 sans la moindre pièce de légitimation nous avons ainsi traversé la  
 ville. Il n'était pas possible de constater que les entreprises les plus  
 riches et les moins loyales ne nous laisseraient, tandis que tout ce que l'on  
 respectait raisonnablement restait au premier incident. Ainsi, ce jour-  
 là, nous passâmes par la porte du Ghetto, près du cinémathe Juit, à une telle  
 allure, que les deux gardes, s'ils n'avaient pas été sautés, n'au-  
 raient même pas eu le temps d'ouvrir leurs fusils.

- o - o - o -  
 RETOUR DANS LE GHETTO.  
 =====

Ce que nous étions heureux d'être rentrés au Ghetto! Nous avions  
 au moins la paix, pendant les heures qui précèdent des "actions".  
 Nous ne retrouvâmes pas les anciens amis. Nous étions entourés de vi-  
 ges nouveaux. Il y avait longtemps que les autres ne vivaient plus.  
 L'"action" continuait toujours. Chaque jour on annonçait des mil-  
 liers de gens. L'ai assisté deux fois encore aux "actions" dans notre  
 entreprise. Par miracle, je ne fus jamais frappé de foudre et continuai  
 à travailler. L'instant où on nous ramenait à la  
 maison était terrible. Nous voyions, agenouillés, nos camarades et  
 nous avions que dans quelques heures, leurs corps brûleraient dans les  
 fours de Treblinka. Un jour le Ghetto eut la paix. Brand, Unterstaum-  
 ann et son équipe, avaient fait une excursion à Olszek, où il y avait

un Ghetto de 10.000 personnes. Là les Allemands ne se donneront même plus la peine de transporter les gens à Treblinka. Ils réuniront tous les Juifs sur la place du marché et les abattirent à coup de feu. Les malades au sanatorium de Brius et ceux qui étaient dans des sanatoria privés furent fusillés dans leur lit. (Otwock est une station pour pulmonaires. Les tuberculeux du Ghetto de Varsovie avaient pu être transférés à Otwock avant le 21.VII.1942, évidemment).

En 24 heures le Ghetto d'Otwock fut liquidé. Le lendemain l'"action" reprit à Varsovie.

LES "SELECTIONS"

Le 20 septembre probablement (j'ai oublié la date exacte), le service d'ordre juif envoya le communiqué suivant aux chefs d'entreprises juifs: tout le personnel des entreprises, y compris les femmes et les enfants, devait s'aligner avant 10 heures, dans la rue Mila, tout près du "lieu de transfert". Chaque entreprise devait se placer devant certaines maisons, selon l'importance de son personnel. Il faut emporter des vivres pour deux jours. Tous ceux qui trouveraient autre part seraient immédiatement fusillés. Les maisons devaient rester ouvertes et pourraient être fouillées. Tous ceux qui s'y cacheraient seront fusillés.

Les membres du Conseil Juif (Judenrat) et du service d'ordre doivent se réunir rue Sochaczewska, comme tous les autres.

Cette ordonnance provoqua une terrible panique. C'était la fin. Il y avait encore 80.000 personnes dans le Ghetto. Deux hypothèses semblaient plausibles: ou bien on nous attirait tous à l'extérieur pour pouvoir nous massacrer d'autant plus facilement - et presque tous partageaient cette opinion; ou bien ceux qui étaient nécessaires à l'exécution de ces plans, pourraient au maximum échapper, mais rares étaient ceux qui osaient l'espérer et, d'ailleurs, dans ce cas, la grande majorité était quand même perdue.

A quel point nous avions perdu la tête, à quel point nous étions certains de ne pas revenir est prouvé par le fait que nous ne songions même pas à cacher les enfants et les vieillards. Chacun pensait: que deviendraient ces enfants abandonnés, même si les Allemands ne les trouvaient pas? Qui s'occuperaient d'eux si nous ne revenions pas. Et ce n'est qu'en arrivant, en rangs serrés aux points indiqués et, en apprenant ce que nous réservaient les Allemands, que nous avons compris la grosse faute que nous avions commise. Les parents allaient mourir avec leurs enfants. Dès la fin de la "sélection" dans une entreprise, nous avons compris: 50% des 80.000 personnes qui avaient été entassées dans la Rue Mila, devaient mourir et tout d'abord ceux qui étaient accompagnés d'enfants. (On appelait couramment dans le Ghetto - "La chaudière" - le massacre de la rue Mila.)

Nous nous sommes rapidement alignés dans des rangs de quatre hommes.